

Walter Scott

Nombreux étaient les Anglais qui souhaitaient venir en France ou y revenir, après les guerres de la Révolution, et la reprise des hostilités après l'éphémère paix d'Amiens, suivie du blocus instauré par Napoléon en 1806. Et les plus jeunes souhaitaient découvrir la France, qu'ils n'avaient jamais pu visiter. À peine Napoléon était-il parti en exil à l'Île d'Elbe (3 mai 1814) que les Britanniques s'embarquaient pour la France, et plus d'un choisissait de passer par Dieppe, de façon à pouvoir visiter Rouen, en chemin vers Paris. Et ces Anglais eurent la surprise d'être, dans l'ensemble, bien accueillis. On comprend que les aubergistes étaient heureux de voir les affaires reprendre, et beaucoup de Français, du moins en 1814, n'étaient pas mécontents de voir partir leur empereur. La conscription, qui touchait un nombre croissant de jeunes gens, était devenue de plus en plus mal acceptée et la chute de l'Empire, avec le retour à la paix, fut accueillie comme un soulagement par une bonne partie de la population. Après Waterloo, les touristes affluèrent de plus belle. Sir Walter Scott, et trois amis, dont un proche cousin, John Scott 8th of Gala, s'en vont aussitôt après la chute de Napoléon, visiter le site de la bataille de Waterloo. Sur le chemin du retour, il s'arrêtent à Paris, passent par Rouen et s'embarquent à Dieppe à destination de Brighton. John Scott nous livre un récit cocasse de la traversée du retour dans son Journal, publié en 1842. De ce voyage Walter Scott tirera *Paul's Letters to His Kinsfolk*.

Cet extrait du Journal de John Scott a été traduit par mes soins.

Notre dernière soirée sur le territoire de la Belle France fut particulièrement agréable, et cette belle campagne, agréablement variée entre Rouen et Dieppe, apparut sous son meilleur jour. En arrivant dans ce port de mer [Dieppe] nous apprîmes qu'il y avait un packet en partance pour Brighton tard dans la soirée, et par conséquent nous réservâmes notre passage.

Après une petite promenade dans la ville, nous sommes montés à bord, et nous nous sommes assis sur le pont, tandis que plusieurs groupes de nos compagnons de voyage descendaient dans le bateau. La manière tranquille et silencieuse avec laquelle les Anglais s'installaient avec leur bagages contrastaient fortement avec l'agitation des étrangers qui montaient à bord. Un jeune français avait été accompagné jusqu'au flanc du bateau par plusieurs amis, qui de toute évidence venaient tout juste de se lever de table. Sa malle fut hissée par un porteur et un commissionnaire – c'est ainsi que l'on appelait le petit garçon en haillons – avec les plus grandes précautions, tandis que le voyageur subissait une centaine d'accolades, données si rapidement et si vigoureusement qu'avec l'agitation du départ, et tout le champagne que l'on avait manifestement bu à la réussite de son voyage, le jeune homme donnait l'impression d'être complètement égaré. Scott était très amusé par le groupe, et me glissa à l'oreille : « on dirait que notre compagnon de voyage pourrait presque dire comme le roi Jean à Fauconbridge, lorsqu'il vient le reconforter dans la maladie, Oh cousin, tu es venu me fermer les yeux¹ ». Les Au-revoir lorsqu'il monta sur le pont étaient si bruyants qu'ils nous firent presque perdre tout notre sérieux ?

Notre traversée fut excessivement ennuyeuse en dépit des efforts d'un fou à bord, qui avait été marin, et s'imaginait, comme la sorcière de Macbeth, qu'il pouvait nous donner du vent chaque fois que le besoin s'en faisait sentir. Son plan pour atteindre cet objectif était très simple. Il fixait un anneau au moyen d'une vis sur l'entrée couverte de la cabine et passait à travers cet anneau une paire de soufflets orientés exactement contre la grand voile et

1 Shakespeare, Le Roi Jean, acte 5 scène 7

chaque fois que la toile claquait ou que quelqu'un se plaignait de la lenteur de notre allure, il actionnait les soufflets de toutes ses forces, jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus, aidant occasionnellement le travail en soufflant avec sa bouche contre la voile. Et lorsque le moindre effet était visible sous la forme d'un gonflement accidentel de la toile, il exprimait le plus total ravissement, l'imputant entièrement à ses propres mérites, et d'un autre côté, n'était pas moins mortifié et en colère lorsque ses efforts ne semblaient pas aboutir comme ils le méritaient. Sa patience fut tristement mise à l'épreuve pendant le voyage, mais les arguments et les explications qu'il donnaient sur les causes de son échec témoignaient d'une réelle ingéniosité.

Quand enfin nous fûmes en vue de Brighton, notre allure s'améliora pendant un temps, et par chance, nous étions parvenus à atteindre le rivage avant un autre bateau qui allait dans la même direction. Ce fut un grand triomphe pour notre ami, qui en appela à Sir Walter, dont on peut supposer que le pauvre homme avait à plusieurs reprises pu constater la bonne humeur et l'amabilité. « Vous voyez, Monsieur, désignant le bateau, je ne suis pas parvenu cette fois à nous assurer une traversée aussi favorable qu'on aurait pu le souhaiter, mais de toute évidence, j'ai empêché ce navire d'arriver avant nous, et je vais m'assurer que nous conservions l'avantage, vous pouvez me faire confiance ». Sur quoi il reprit son dur labeur avec une énergie redoublée, jusqu'à ce que nous soyons arrivés à destination. Et cela, nous n'allions pas y parvenir avant le matin du 12 septembre, après avoir passé près de 40 heures en mer.

Il n'y avait pas de jetée suspendue à Brighton à cette époque, et nous étions dans l'obligation d'être portés sur le rivage sur les épaules d'un couple de marins. Une des premières personnes que nous avons rencontrées sur la plage, où comme d'habitude, une foule de badauds s'était réunie pour voir les arrivées de France, se trouva être un ami de Londres bien connu, qui nous invita aimablement à dîner. Cette proposition hospitalière fut à tous égards bienvenue, d'autant qu'en raison de la minceur des provisions mises à notre disposition par les propriétaires du bateau, notre régime, au cours des deux derniers jours, avait été particulièrement maigre, composé je crois, essentiellement d'huitres et de vin ordinaire².

On notera que ce n'est pas le premier voyageur à se plaindre de la nourriture qu'en principe le capitaine (ou l'armateur) du bateau doit proposer aux passagers. Elle est toujours insuffisante, et ne tient pas compte de ce que l'absence de vent (ou au contraire la tempête) peut largement prolonger la traversée. On remarquera aussi que les huitres ne sont pas considérées comme un mets particulièrement choisi. Les pauvres en consomment autant que les riches, et l'on peut supposer qu'elles sont, au bord de la mer, assez bon marché.

2 Journal of a Tour to Waterloo and Paris in company of Sir Walter Scott in 1815 / The Late John Scott Esq. London, Saynders and Cie, 1842, p.232-236